

# Le problème de la langue au Québec

Mémoire présenté aux États généraux sur la situation et l'avenir de la  
langue française au Québec

par

Roger Drouin

Simple citoyen

Boucherville, le 7 novembre 2000

# Le problème de la langue au Québec

## 1 - Atmosphère générale

Concernant la langue française et son usage au Québec, le climat est malsain. J'ai été renversé d'entendre à la radio le témoignage spontané de quatre adolescentes de Montréal. D'ascendance étrangère, elles étaient le produit de la loi 101. Elles avaient donc étudié en français et s'exprimaient très bien dans cette langue. Mais elles ne se sont pas gênées pour affirmer tout bonnement qu'elles voulaient quitter au plus tôt le Québec, comme si l'air était irrespirable ici. Pourquoi cette attitude ?

Voilà, on peut forcer quelqu'un à apprendre la langue française, mais on ne peut le forcer à l'aimer. Les nouveaux venus s'intègrent malgré tout à la culture anglaise, pour ne pas dire américaine, même si la loi les force à apprendre le français. On parle anglais dans la cour d'école, on lit les journaux anglais, on écoute la radio en anglais, la télé, les films, etc. Dans les médias anglophones, l'atmosphère est antiquébécoise. Ces jeunes élèves respirent cet *air*, incapables de faire la part des choses. Ce qui se trouve dans la plupart de ces médias est corrosif, pernicieux, haineux, raciste à l'occasion, envers les Québécois de langue française. Nous, nous faisons des farces *plattes* sur les *newfies*, mais les Ontariens et les gens des autres provinces ne se sentent pas visés, tandis que les humoristes canadiens-anglais se paient la tête des gens de langue française, de ceux qui habitent au Québec en particulier.

Un autre fait significatif. Robert Lepage gagne le prix du public au Festival du film de Toronto, il y a deux ans, je crois. Vous allez me dire alors que les Ontariens et les Canadiens anglais ne sont pas haineux, racistes et qu'ils ne se laissent pas aller à leur phobie du Québec. Eh bien non! Vous vous trompez. Robert Lepage a reçu ce prix du public parce que son film *Le confessionnal* dévoilait tous les travers ridicules des Québécois. Le pauvre Lepage – je le vois encore – se présente sur la scène et déclare timidement : « Qu est-ce que je vais dire à mon retour à Montréal ? » Il se sentait mal d'avoir gagné ce prix.

Si vous n'êtes pas convaincus de cette atmosphère générale, je vous prierais de demander à vos recherchistes de faire l'analyse de The Gazette (le courrier des lecteurs inclus), d'hebdomadaires anglais du Québec, de quelques journaux de Toronto, d'écouter les lignes ouvertes de langue anglaise, et, surtout, d'analyser les forums de discussion sur Internet. À cause de l'anonymat, les anglophones ne se gênent pas pour *délirer* dans ce dernier média.

Le fait suivant illustre bien cette attitude. J'assistais à la projection extérieure du film *Rocky Horror Picture Show*, boulevard Saint-Laurent, à Montréal. À la fin du film, qui d'ailleurs n'a jamais été traduit en français, les acteurs lancent cette phrase : « L'enfer, c'est les U.S.A. ». Savez-vous ce que les spectateurs montréalais ont crié unanimement, en anglais : L'enfer, c'est le Québec « *The hell, it's Quebec* ». Comprenez-vous maintenant pourquoi les adolescentes dont j'ai parlé plus haut veulent quitter le Québec? La situation est pour le moins ambiguë pour ces gens qui sont forcés d'apprendre le français en vertu de la Charte de la langue française.

On pourrait ajouter d'autres faits révélateurs :

- La Banque de Montréal n'achète aucune obligation du Québec.
- Un Beauceron fait venir, après la guerre, deux cents filles polonaises pour leur venir en aide. Les journaux de Toronto ont interprété ce geste de bienfaisance comme une exploitation de l'indigence et de la vulnérabilité de ces filles
- Margaret Trudeau se faisait rassurer par son mari, car elle craignait une guerre au Québec.

## 2 - Un peuple frileux, timoré, craintif

Des gens fiers peuvent devenir frileux, timides dans d'autres circonstances. Parlez aux gens de Havre-St-Pierre, si braves sur la mer, mais craintifs dans les rues de Montréal.

L'expression « nés pour un petit pain » nous *colle aux fesses*. Notre histoire de *colonisés* a laissé des traces. Nos ancêtres, exclus de la vie publique et des affaires, furent encouragés à la soumission avec le concours du clergé à qui on avait garanti la liberté de culte et d'autres privilèges. Au fil du temps, il est normal que nos pères et mères aient acquis un sentiment d'universelle incompetence. Et cela a duré longtemps : vers 1962, au moment de la nationalisation, ne croyait-on pas, ici même et au Canada anglais, que les Québécois étaient incapables d'administrer une compagnie comme celle que Hydro-Québec allait devenir?

Je ne veux pas aller plus loin dans cette direction, mais je veux témoigner de quelques faits dont j'ai été témoin. Un gars de Saint-Henri, brillant, parfait bilingue, musicien, me confessait qu'adolescent, il ne pouvait envisager de devenir avocat, notaire, prêtre. Dans son milieu, on ne se permettait pas de viser

si haut. C'était laissé à des gens d'autres milieux. Ne pourrait-on pas parler ici d'aliénation ?

Un 2<sup>e</sup> fait. Dans un restaurant à Frédéricton, des jeunes adultes acadiens assis près de nous – nous étions quatre – nous déclarent tout bonnement qu'ils trouvaient notre français excellent et qu'ils étaient étonnés que nous le parlions publiquement sans être gênés comme eux. Ils nous admiraient; ils se dépréciaient. Vous avez certainement entendu parler des Boisvert qui deviennent *Greenwood*, etc.

En terminant sur ce sujet, je voudrais rappeler une fois encore ce qui, à mon avis, est à l'origine de ces attitudes. Je ne pense pas que ce comportement soit inscrit dans nos gènes. Ces attitudes viennent davantage de l'atmosphère dans laquelle a baigné, baigne encore la majorité des Québécois et les francophones d'Amérique. Et c'est cette atmosphère viciée, délétère, pernicieuse, préjudiciable, qu'il faut changer. Fait unique, je pense, cette atmosphère est créée de l'intérieur et de l'extérieur. Au Québec, à cause du clivage politique et idéologique, nos grands quotidiens s'acharnent à décrier le moindre geste malhabile du seul gouvernement de langue française en Amérique du Nord et oublient qu'ils alimentent ainsi le climat malsain entretenus par nos détracteurs naturels ou habituels. Vous connaissez le mot de Victor Hugo ? Est-ce qu'on réalise l'effet pervers d'un gros titre dans un quotidien ou d'un mot exagéré sur les ondes ? À partir d'un seul titre à la une, un candidat américain à l'investiture démocrate, je crois, a inversé complètement la réputation historique du système de santé au Canada. On s'est tiré dans le pied.

Lors d'une manifestation devant l'Université McGill, en 1969, (?) un policier – une taupe – tombe sous les balles de mercenaires embauchés par le conseil d'administration de cette Université. Le ministère de la Justice ne poursuit pas les responsables de ce meurtre et les journaux du Québec ne s'en offusquent pas. On ne poursuit pas ses maîtres. N'est-ce pas un peu *rhodésien* ?

Pendant la révolte des Amérindiens, en 1990, au Québec on tue un policier, les journalistes de Toronto s'en prennent au Québec et à son gouvernement; en Ontario, un policier tue un Amérindien, et tout est beau dans le ciel du Canada anglais, nos journaux du Québec le soulignent à peine.

### 3 - La langue française

C'est reconnu, certains aspects de la langue française sont plutôt alambiqués. L'effort de certains pour les simplifier a avorté. Pourtant, c'était relativement peu audacieux.

De plus, malgré Villon, Duteil, la langue française présente des difficultés qui ne relèvent pas de l'intelligence, mais au mieux de la mémoire. Prenez le cas de tout : on trouve douze pages sur ce sujet dans Hanse (*Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*). Amusez-vous à étudier le pluriel des noms de couleur. Pourquoi tous ces accents circonflexes ? Imbécile ne prend qu'un l; mais imbécillité en prend deux. Savez-vous que les verbes qui se terminent à l'indicatif présent par un e changent, à l'interrogatif, le e muet en é fermé, qui se prononce cependant è : Aimé-je? Cueillé-je ? Ne chantâtes-vous pas avec Duteil la conjugaison des verbes ? Croyez-vous que l'apprentissage de la déclinaison des verbes au passé, futur, au conditionnel passé développe l'intelligence ou la mémoire ?

J'ai fait changer, il y a quelques années, un panneau routier de la route 20, qui indiquait la sortie du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> rang au singulier par rangs avec un s. Malheureusement, on a réussi à refaire une autre faute dans le texte du nouveau panneau : on a mis un r majuscule à rang, ce qui ne devrait pas être. Je me demande un peu comment il se fait que moi, simple travailleur, contraint de lire

l'anglais par métier tout au long de ma vie professionnelle, j'ai dû intervenir alors que des centaines d'universitaires, des linguistes, des professeurs de français ne le l'ont pas fait. Ils roulent peut-être trop vite nos experts !

Je souligne tous ces faits pour illustrer les embûches naturelles ou artificielles rencontrées par les locuteurs de langue française au Québec.

### 3 Les dangers

#### **3- a- *L'américanisation***

La puissance américaine est une menace. Son attrait, sa culture, son économie, sa puissance nous éblouissent et nous invitent à la partager. Ainsi, les jeunes vont se lancer dans l'apprentissage de l'anglais plutôt que du français et accorder une importance démesurée à cette langue. Demandez à vos recherchistes de faire une petite enquête auprès d'élèves du secondaire.

#### **3- b- *Le colonialisme culturel et langagier de la France***

On ne gère pas sa langue ici, ou si peu, c'est la France et l'Académie française qui font le poids. Cette situation nous empêche d'évoluer à notre rythme, suivant nos réalités. La bataille épique sur la féminisation des titres entre la ministre Louise Beaudoin et Maurice Druon, secrétaire perpétuel de l'Académie française, en est une illustration frappante.

L'aliénation ou le colonialisme culturel et langagier comportent des conséquences plus profondes qu'on ne peut l'imaginer. Le Français qui nous visite nous interpelle par la qualité de sa langue, son aplomb et sa façon.

Quelle est la réaction du Québécois au contact de ce Français ? Notre Québécois constate son peu d'habileté à s'exprimer, se dévalorise et perd toute fierté. Réaction suivante : il pourrait se mettre à la tâche d'améliorer sa culture et sa langue, mais le plus souvent il prend la voie la plus facile qui consiste à ridiculiser l'interlocuteur français, à rejeter cette langue qu'il ne maîtrise pas et à s'enfermer dans un argot pitoyable. Cette attitude se traduit souvent par la dépréciation de la façon de parler du visiteur français, si ce n'est par une invitation à *sacrer*. Lorsque notre visiteur le fait, le Québécois ne manque pas de se payer la tête de son cousin de France. Une douce vengeance, n'est-ce pas ? mais qui ne règle pas, à long terme, le problème de notre Québécois. Le plus souvent, il ne lui reste plus qu'à rejeter cet étranger, rejet traduit par l'expression bien connue : Maudits Français ! et être Gros-jean comme devant.

### **3 c- La pauvreté de la langue au Québec**

On s'accorde généralement pour reconnaître la nécessité de l'amélioration de la langue au Québec. Le dernier cri du cœur dans ce sens vient de Georges Dor, qui a publié trois volumes sur le sujet, ces dernières années. Son premier livre était plutôt un témoignage accompagné de quelques propositions de solution. Dans un certain milieu, on l'a pris de haut comme nous le verrons plus loin. Dans ce diagnostic sur l'état de notre langue, il ne faut pas oublier le frère Untel en 1961 avec ses *Insolences*. Et bien d'autres intervenants se sont manifestés par la suite, pour le meilleur et le pire.

Pour leur part, les écoles n'offrent pas de vraies solutions, et c'est peu dire. Je fus tellement offusqué de la pauvreté de la langue, fruit de l'enseignement au secondaire, que j'ai voulu exercer un recours collectif contre l'école que fréquentaient mes enfants. Je souhaite que les parents actuels relèvent le gant

et entreprennent ce recours collectif, mais les victimes d'aujourd'hui du système scolaire d'alors seraient encore plus justifiées de l'exercer.

Affirmer que la langue s'est améliorée au Québec n'est pas complètement faux, mais prétendre que la bataille est gagnée, c'est autre chose. Ainsi, un professeur d'université, pour répondre à Georges Dor, affirme « qu'il (Dor) perd son énergie, dans vingt ans tout le monde va bien parler ». Alors, lui répliquais-je, dans une missive, Bernard Voyer a perdu son temps et ses énergies; dans vingt ans tout le monde va aller se promener en Antarctique en ski. Et tant qu'à faire, pourquoi s'efforcer aujourd'hui de grimper l'Everest, dans vingt ans tout le monde va se le taper facilement, lors d'une quinzaine de vacances probablement. « Sans effort, on n'arrive à rien, lui affirmai-je à la fin de ma lettre ». Un autre universitaire affirmait que si on connaissait l'histoire des mots, tous parleraient bien. Je doute que tout le monde puisse connaître l'histoire des mots et je doute que cette connaissance conduise à bien parler.

Le plus bel exemple pour illustrer le recul de la maîtrise de la langue réside dans le test suivant. On a donné, en 1995, (circa) aux étudiants de l'Université de Montréal en sciences de l'éducation - à des futurs enseignants donc- la dictée imposée aux élèves de 7<sup>e</sup> année en 1961. Nos universitaires ont fait trois fois plus de fautes que nos jeunes de 1961. Trois fois ! Il faudrait peut-être signaler un autre fait, bien que moins significatif. On a donné aux étudiants en sciences de l'éducation de l'U.Q.A.T.R, un examen portant sur le *corpus* de connaissances du primaire. La plupart n'ont pas obtenu la note de 50%. (vos chercheurs pourront vous fournir plus de données à ce sujet...)

Je vous cite aussi l'opinion de Jean-Marc Léger, ancien journaliste et ancien président de l'A.U.P.E.L.F. Dans une lettre à La Presse, même s'il ne voulait pas jouer les rabat-joie, il déplorait la « la misère langagière » déployée ouvertement dans tous les médias lors du *Grand verglas* au Québec, langue se résumant à un vocabulaire réduit à 400 ou 500 mots. Jean-Marc Léger parlait ainsi de la langue

au Québec comme de « cet autre désastre ». Je pourrais encore vous citer l'opinion d'un grand reporter canadien qui, à l'aéroport de Roissy, était mal à l'aise d'entendre des Québécois s'exprimer dans une langue incompréhensible. Je pourrais témoigner de la même chose, car j'ai vécu la même situation au même endroit, mais sans jamais l'exprimer publiquement avant aujourd'hui.

Martin Blais, philosophe praticien de l'Université Laval, reproduit dans *Le chien de Socrate* un texte d'un étudiant de Laval, détenteur de deux maîtrises, texte bourré de fautes banales parfois et sérieuses à d'autres occasions (p. ex. : ses au lieu de c'est; sont (sic) angoisses au lieu de ses). C'est ainsi que dorénavant le titre de docteur ne garantit plus que son titulaire maîtrise convenablement sa langue maternelle, le français dans notre cas, car les correcteurs informatiques lui servent de béquilles, sans parler de l'aide d'amis ou de professionnels de la révision, qui a toujours existé. Croyez-vous que ces futurs professeurs deviendront des *apôtres* de la langue française ?

### **3 d- Les batailles oiseuses ou inutiles sur le dos du peuple et de sa langue**

On affirme trop facilement dans certains milieux que la langue française est plus précise que l'anglais. Je ne suis pas un expert, mais je ne tablerais pas sur cela pour imposer la langue française. Lors de mes études, un confrère se fondait sur la supériorité du français pour croire son expansion, citant le cas des Romains qui avaient envahi la Grèce, mais que la langue grecque avait conquis. Ainsi, on aurait perdu la guerre en 1760 à Québec mais conquis l'Amérique par notre langue et notre culture ? Aller dire cela aux Canadiens anglais ou aux Américains.

On pourrait s'en tenir à notre argot, comme le *chiac* des Acadiens. Tous les peuples ont leur argot, plus ou moins proche de la langue standard. Qu'on parle

l'argot entre nous, dans un environnement assez restreint, soit !, à condition cependant qu'on utilise le français standard en dehors de ce cercle restreint. Laurent Laplante est de cette opinion : « si on tient à garder l'argot, dit-il, il faudra apprendre une 2<sup>e</sup> langue, le français standard, et l'utiliser à bon escient ». Mais quand des linguistes affirment tout de go, pour se payer la tête de Georges Dor, : « Les enfants n'ont pas besoin qu'on leur apprenne à parler...Les enfants ne vont pas à l'école pour apprendre à parler. » (Dor, *Ta mé tu là ?*, p.128), cela ne va plus! Au contraire, d'affirmer Georges Dor, « plusieurs enfants ont six ans de retard à leur arrivée à l'école.» Si je vous signale quelques réflexions de linguistes et universitaires, c'est pour vous mettre en garde contre ces gens quand ils se lancent dans la polémique et se laissent emporter par l'émotion. Ainsi Dor a raison d'affirmer que « ces gens-là sont dangereux » aveuglés plus qu'éblouis par leurs sciences, trébuchant « sur l'amas de leurs connaissances livresques. » (Dor, 129)

Ces mêmes personnes ont réussi à jeter la confusion dans le monde de l'éducation depuis plusieurs décennies. Je laisse à d'autres, plus versés que moi dans ce domaine, - je signale Diane Lamonde et son *livre Le maquignon et son joual* - le soin de vous parler des écoles de pensée au Québec au sujet d'une langue québécoise.

## Solutions à notre problème

### **1- La solution Dor**

Georges Dor préconise, dans son premier livre sur la langue, l'apprentissage du « je ». En d'autres termes, il croit qu'on manque de fierté et que le « je » serait à l'origine d'une nouvelle fierté. Une dizaine de linguistes offusqués qu'un non-instruit - c'est lui-même qui le dit - comme Georges Dor sonne le glas du mauvais français et ose soumettre une solution par trop simpliste lui assènent une réplique tous azimuts. Le « chu icitte » reflète les lois de la linguistique, disent-ils, et Dor devrait aller dormir et ne pas se mêler de théories linguistiques.

Au contraire, être capable de dire « je », comme le préconise Georges Dor traduit la confiance en soi. La fierté se développe. Mais d'autres gestes peuvent aussi y contribuer, comme le respect et le salut du drapeau, le chant de l'hymne national, l'étude sérieuse de l'histoire de son peuple. Savez-vous que les petits Franco-ontariens, dans leurs écoles séparées, doivent chanter l'hymne national, la main sur le cœur, chaque semaine. En fait, le geste qui peut contribuer le plus à la fierté, c'est la souveraineté d'un peuple. Après bien d'autres, Jean-Louis Jobin affirme dans son livre *Drames scolaires* que « l'indépendance va signifier notre fierté linguistique » (p. 187) À cause de l'ambiguïté de notre régime politique, tous les exploits des nôtres, dans tous les domaines, sont édulcorés, sinon émasculés, pour plaire aux fédéralistes. La souveraineté, au contraire, nous permettrait d'afficher notre fierté à la moindre performance d'un compatriote. La fierté, ça se nourrit.

## **2- La solution de Martin Blais**

Parmi d'autres suggestions qu'il a faites, comme le retour de la dictée, Martin Blais, philosophe réputé, propose une solution simple. Il souhaite que le même ouvrage de grammaire soit utilisé par les élèves de la 1<sup>re</sup> année du primaire à la 5<sup>e</sup> année du secondaire. Ce livre devrait être la référence obligatoire pour tous les élèves et tous les enseignants du Québec. M. Blais veut ainsi souligner l'importance de la mémoire visuelle : ainsi, on pourrait faire référence à telle page, à tel passage de la page. Je me permets deux précisions, même trois, à ce souhait de M. Blais. Il faudrait appeler cette dite grammaire, le code français de la langue, - pour les purs, on pourrait ajouter .de la langue française au Québec - ce qui permettrait de faire ressortir la distinction entre le code de la langue et son analyse communément et historiquement appelée analyse grammaticale et logique. La 2<sup>e</sup> précision que je veux apporter porte sur la présentation visuelle de ce code. Il faudrait que chaque règle soit numérotée d'une façon consécutive et qu'à chaque numéro soit attribuée – en utilisant les marges par exemple - un niveau d'étude, comme dans l'ancien petit catéchisme. Je me souviens encore que le n<sup>o</sup> 325 de mon petit catéchisme était : Qu'est-ce que la prière ? et le n<sup>o</sup> 497 ou 498 : Que doit faire un chrétien à son lever ? J'ajouterais encore une autre élément qu'on pourrait ajouter aux règles de grammaire, il s'agit d'un exemple illustrant la règle. Ne vous souvenez-vous pas de ces grammaires latines qui illustraient chaque règle par un exemple ? Je me souviens toujours de *Castigat ridendo mores* de la grammaire latine de Petitmangin, et de la règle qu'elle illustre. Je ne veux pas aller plus loin en ce domaine, je laisse aux pédagogues le soin de développer des règles et de trouver des stratégies intéressantes pour garantir l'apprentissage réussi de la langue

Quant à l'ancienne analyse logique et grammaticale qu'on nous a imposée pendant des décennies, sinon des siècles, je me permets de la trouver plutôt ridicule et dérisoire. Je prends simplement le cas de l'article dit défini dont il

fallait dire : art. déf. masc. sing. détermine singe, dans l'expression « le singe ». Cet article loin de déterminer singe, il est ainsi utilisé parce que singe est déterminé. En d'autres termes, c'est singe qui commande l'article « le » (défini) alors que des générations de professeurs nous faisaient dire que c'est l'article qui détermine singe.

Oublions cet exemple, et venons-en à ma remarque principale.

Les grammaires récentes, éditées surtout au Québec, présentent une analyse de la langue beaucoup plus intelligente qu'auparavant, en particulier dans le domaine de la compréhension syntaxique de la langue. Ce sont des manuels susceptibles de remplacer avec bonheur notre ancienne analyse logique et grammaticale. Je rends hommage à M. Jean-Marie Laurence, qui a été le premier au Québec, à présenter une grammaire explicative du français. On peut juger son effort un peu frileux avec les yeux d'aujourd'hui, mais c'était audacieux à son époque. Nos grammairiens peuvent se permettre maintenant des incursions beaucoup plus audacieuses. Et je souhaite qu'on arrive au plus tôt à un consensus sur la partie explicative de la langue pour que les nouvelles générations puissent en profiter. L'enseignement d'une grammaire explicative ou raisonnée pourrait faire partie d'une solution à notre problème de langue.

### ***3- Le journal de combat***

La situation de la langue française est tragique, surtout dans la région de Montréal. C'est la bataille larvée entre l'anglais et le français. C'est le branle-bas de combat, c'est la guerre.

Une telle situation exige le déploiement d'un arsenal adéquat. Pour moi, c'est la création et le lancement d'un journal de combat pour défendre Sa Majesté la langue française et Sa Majesté la culture de notre Québec. L'existence d'un tel journal est justifié, du fait de l'état de crise dans le domaine de la langue. Que le Gouvernement du Québec assume les coûts de sa publication, directement ou indirectement. Le Gouvernement pourrait, par exemple, accorder une déduction d'impôt appréciable à tous ceux qui contribueraient financièrement à ce journal. Ce dernier pourrait être national ou régional. Et une version en langue anglaise devrait être distribuée aussi. Les *anglos* reçoivent du gouvernement fédéral des sommes appréciables qui leur permettent de répandre impunément tous leurs préjugés sinon leur fiel avec une partie de mon argent. Est-ce que le Gouvernement fédéral demande des comptes à Alliance-Québec ? Il ne faudrait se gêner alors d'exiger que le Gouvernement fédéral, qui se vante tant de défendre le français, participe au financement de ce journal en attendant une réorganisation politique du Canada.

Je lance cette idée, mais je ne peux pas élaborer davantage vu le temps qui m'est donné. Mais j'ajouterais que ce journal pourrait être administré par une corporation existante ou à créer. Enfin, les rédacteurs et les journalistes de ce journal devraient obtenir un mandat à durée déterminée et on devrait s'assurer qu'ils soient libres de toute influence extérieure.

Je parle d'un journal, mais je pourrais invoquer la création ~~de~~ d'autres médias dans le même but.

#### **4- La langue d'affichage**

Est-ce certain que l'affichage intérieur et extérieur a une influence sur la qualité du français, son expansion et sa beauté ? Je crains plutôt que cette loi sur l'affichage n'est que de l'acharnement thérapeutique pratiqué par le législateur sans l'appui massif de ses électeurs.

Et justement j'ai trouvé une déclaration de Mme Nicole René, la présidente de l'Office de la langue (je suppose française) qui traduit exactement ce que je voulais exprimer : « et on ne peut faire respecter notre mandat, dit-elle, le droit des consommateurs et des travailleurs de vivre en français, si la population ne tient pas à faire respecter ce droit. » (La Presse, lundi 30 octobre 2000, A6)

Comme on ne peut pas empêcher les marques de commerce sur les panneaux – Tim Horton, McDonald, Kentucky, Second Cup – considérant la *guerre* continuelle soulevée par ce sujet et, surtout, comme l'influence de cette mesure sur l'usage de la langue française n'a pas été prouvée, je troquerais volontiers cette exigence pour l'obligation pour tous d'étudier en français au collégial. Cette mesure nécessiterait une *bonne pédagogie* du changement pour ne pas braquer les opposants inutilement.

---